

UNE EXPOSITION FANNY ELSSLER

A VIENNE



Fanny ELSSLER, par Agricola (1830).
[Coll. M^{me} Schumann.]

(Photo Ing. Franz Mayer.)

« LE plaisir est devenu de l'enthousiasme lorsque M^{lle} Fanny a dansé, cette danse qui est la *sienne* et ne ressemble pas plus qu'elle ne veut leur nuire à celles qui caractérisent le talent de chacune de ses nouvelles rivales. C'est en la voyant qu'on en prendra une idée exacte, car toute espèce de récit la définirait mal. Les gens de l'art appellent cela une danse *taquetée*, pour dire qu'elle consiste principalement en petits pas rapides, corrects, serrés, « mordant » la planche et toujours aussi vigoureux, aussi finis qu'ils ont de grâce et d'éclat. Les *pointes* y jouent un grand rôle, un rôle qui attache le regard et étonne l'imagination; ; elles feraient le tour du théâtre sans paraître se fatiguer et sans que les attraits qu'elles supportent perdissent rien de leur incroyable aplomb ou de leur moelleuse volupté. »

C'est de cette manière que *Le Courrier des Théâtres* du 16 septembre 1834 présenta au public de Paris la nouvelle danseuse de l'Opéra, l'Autrichienne Fanny Elssler. L'Autrichienne? Certes, ses contemporains vantaient son physique, son caractère, son instinct musical comme éminemment autrichiens. Mais, rentrant à Vienne, après ses triomphes de Paris, elle écrivait le français mieux que l'allemand. Dans une exposition ouverte dernièrement à la mémoire de la grande danseuse au *Musée de Burgstheater*, à Vienne, on put voir un journal écrit en français par Fanny, lors

d'un voyage d'été à Salzbourg. On y trouvait aussi un programme de théâtre ainsi rédigé :

CACHUCHA

danse nationale espagnole
exécutée au *Théâtre Imp. et Roy.*,
près de la Porte de Carinthie, à Vienne.

par

M^{lle} Fanny ELSSLER,
première danseuse de l'Opéra de Paris.

Elle s'était tellement introduite dans la vie artistique française que des calembours sur elle coururent les boulevards de Paris. Ses admirateurs se demandaient, par exemple : « Est-ce une femme, ou bien *est-ce l'air?* » Et Rosenha Engel, dans « *Les Mohicans de Paris* », d'Alexandre Dumas, n'est pas autre chose que le portrait de Fanny.

Il y a maintenant cent ans que Fanny connut ses premiers triomphes à Paris. N'est-ce pas l'occasion de se souvenir? C'est cependant Vienne, la ville natale de



Fanny ELSSLER enfant, par Georg Decker.
[coll. M. de Berger-Waldeneegg.]

(Photo Ing. Franz Mayer.)

Fanny, qui, au milieu de ses tourments politiques et économiques, a commémoré le cinquantième anniversaire de sa mort qui survint le 27 novembre 1884, célébrant sa mémoire par une exposition qui ravit en ce moment les Viennois par le goût délicieux de son arrangement, dû aux soins d'un comité formé de personnalités du théâtre, parmi lesquelles il faut citer ceux qui ont connu l'époque elsslerienne : le professeur Joseph Gregor, directeur du *Musée fédéral du théâtre*, et le baron de Dumreicher.

C'est, du reste, ce dernier qui eut l'idée, il y a deux ans, d'une exposition à la mémoire de Frédéric de Gentz, écrivain politique au service du prince de Metternich, et que l'on a nommé, en 1914 « la plume du Congrès de Vienne ». Entre ces deux expositions, il y a une relation très tendre et romantique. Car la jeune fille de vingt ans fut, pour Gentz, qui avait alors passé sa soixante-cinquième année, la grande révélation amoureuse. Dans son journal, le comte Prokesch écrit, à la date de la mort de Gentz, à propos de cette inclination profonde, qu'elle était l'huile de ses deux dernières années, la source de ses joies, une passion que le monde, le « Grand monde » ne pouvait concevoir. Elle fut pour le vieillard l'amoureuse, sa chère enfant, son élève adorée, finalement sa sœur de charité.

L'exposition de Vienne nous montre une des rares lettres d'amour de Fanny, adressée à son ami Gentz, lettre très simple et très touchante à côté des siennes, dont un grand nombre ont été conservées.

L'une des plus belles qualités de Fanny était son extrême bonté, et son fidèle dévouement pour son vieil ami. Toute une vitrine est consacrée à la dernière maladie et à la mort de Gentz (1832), à Fanny « ange gardien », « petite missionnaire », « infirmière » au chevet du mourant. Nous y trouvons une série de billets du malade, l'âme déjà voilée par l'approche de la mort, adressés à la fiancée de son ami Prokesch, Irène de Kiesewetter. L'une d'elles finit ainsi : « Fanny vous fait dire des choses bien affectueuses. Cet ange d'une bonté toujours égale me supporte avec une patience dont Dieu la récompensera un jour, moi ne le pouvant pas. »

Pendant cette courte liaison, elle le quitta deux fois, allant à Berlin, pour des raisons professionnelles. Nous devons à l'une de ces deux séparations une miniature



Fanny ELSSLER par Behrotzberg (1834).
[Coll. M. de Marquet.]

(Photo Ing. Franz Mayer.)

exquise de Gentz, faite par Agricola et que son propriétaire actuel, le comte Joseph de Somssich, a bien voulu prêter à l'exposition de Vienne. En remettant ce portrait à Fanny au moment de son départ, Gentz l'accompagnait des vers suivants :

Idole de mon cœur, ne te plains
[pas de moi,
Si quelque air de tristesse obs-
[curcit ce visage.
Lorsqu'un crayon savant dessi-
[nait mon image,
Ton départ approchait, et je
[pensais à toi.

Tout près de ce fameux cadeau d'adieu, nous trouvons un bout de papier sur lequel Gentz avait griffonné une liste de dépenses dont le motif était sa passion : un collier de perles, deux robes de Paris par Rothschild, etc...

Est-ce que Fanny Elssler était une beauté? Voilà une question à laquelle il est difficile de donner une réponse exacte, malgré une série considérable de portraits que nous gardons d'elle, et dont la plupart se trouvent groupés à l'exposition de Vienne. Nous y pouvons admirer, entre

autres, la délicieuse aquarelle que le peintre Agricola fit de Fanny sur la commande de Gentz, en mai 1830. Ce



Fanny ELSSLER, par Liedler.
[Coll. M. Marischka-Karezag.]

(Photo Ing. Franz Mayer.)

portrait, peint à la manière d'Isabey, et qui est aujourd'hui la propriété de la fameuse cantatrice Elisabeth Schumann, nous montre notre danseuse assez frêle, d'une expression capricieuse dans le visage avec des traits d'une « belle » de la cour de Louis XV. Elle porte dans les cheveux des camélias, et les organisateurs de l'exposition n'ont pas oublié de nous faire savoir que c'était précisément dans les serres de M. de Gentz qu'on trouvait alors les plus beaux exemplaires de cette fleur. Mais si nous passons de l'aquarelle d'Agricola à la miniature de Lieder ou à un tableau de Schrotzberg de



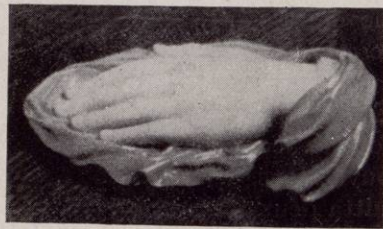
Frédéric de GENTZ, par Agricola.
[Coll. Comte Joseph Somssich.]
(Photo Ing. Franz Mayer.)

l'année 1834, dans lequel Fanny est représentée en promenade dans un jardin, ou encore au portrait à l'huile, dû au pinceau de Joseph Borsos, et qui nous montre la danseuse couronnée par des sylphides, nous éprouvons quelque peine à la reconnaître, tellement change l'impression que nous donne son physique. Tantôt elle nous semble svelte (1), et tantôt musculeuse. Ici, elle a des traits affinés, et là elle nous paraît une petite bourgeoise de Vienne. En somme, sa figure a dû être d'une beauté classique, car elle frappe par son harmonie, même dans les portraits qui nous montrent Fanny dans un âge déjà avancé. Elle était de taille régulière, et bien que ses mouvements fussent d'une souplesse très admirée, elle n'aurait certainement pas correspondu à l'idéal moderne d'une femme svelte. Cela est démontré par le costume qu'elle portait en dansant sa fameuse *Cachucha*, et que l'on peut voir encore dans les salles de cette exposition de Vienne. On y trouve aussi son pied en marbre, sculpté à Florence par Félicie de Fauveau en 1847 — et c'est un pied assez robuste — ainsi que sa main en porcelaine viennoise, qui donne complètement raison à ce « fannytisme » qui affolait alors les deux mondes.

L'exposition de Vienne livre, à côté de tous ces détails, une biographie à peu près complète de la grande artiste.

Elle débuta au théâtre de la Porte de Carinthie, à l'âge de sept ans. Là, elle devint d'abord l'élève du fameux Aumer, qui lui enseigna le style de danse classique, depuis l'époque de Louis XIV. En 1824, elle fut emmenée à Naples par Barbaja, impresario très connu de son temps et, en quelque sorte, collabo-

(1) Ainsi que le démontre la charmante silhouette de la figurine *Cachucha* par BARRE (Paris, 1837).



La main de Fanny Elssler.
(Porcelaine manuf. Vienne 1838).

rateur de Rossini. L'influence de la danse italienne délivra Fanny des entraves qui avaient été imposées à sa verve naturelle par la théorie chorégraphique d'Aumer. « L'Italie fut pour Fanny Elssler, dit son biographe français, Auguste Ehrhardt, — qui est du reste son seul biographe — une école de vérité et de sensualité. » Elle resta en Italie jusqu'en 1827. En septembre 1830, elle alla à Berlin avec sa sœur aînée, Thérèse, et elle y resta deux mois. De retour à Vienne, elle rentra sur la scène du Théâtre de la Porte de Carinthie, mais le goût des Viennois vacillait toujours entre Fanny et ses rivales françaises, polonaises ou italiennes. Elle ne voulait pas s'y résigner.

La mort de son ami Gentz, suivie tout de suite après de la perte de sa mère, lui rendit toute sa liberté de décision. Au printemps de 1833, elle est à Londres, l'année suivante à Paris. Elle jouit d'un succès triomphal, mais elle a beaucoup à souffrir de la rivalité de la grande Taglioni. Elle entreprend alors des tournées en Amérique, en Allemagne et en Italie. A l'âge de quarante-et-un ans, elle se retire de la scène et vit encore plus de trente ans, heureuse dans l'amour de ses familiers.



Fanny ELSSLER.
[Coll. Lolatschek.]
(Photo Ing. Franz Mayer.)

L'exposition nous fait connaître l'esprit de famille et l'âme pieuse de la grande artiste. Dans une vitrine, trois livres de prières, et son rosaire. Au-dessus, une peinture représentant une religieuse : sainte Francisca Romana. Son frère Frater Pacificus, appartenant à l'ordre des Franciscains de Maria Lanzendorf, dans les alentours de Vienne, mourut en 1856. Et Fanny fit le don du portrait de sainte Françoise, représentant ses propres traits, au couvent, en mémoire de son frère.

Fanny Elssler est l'une de ces femmes que les Goncourt ont appelé : « le sourire de notre siècle », et cette phrase, qui évoque son souvenir, est écrite sur une plaque de marbre rose, posée sur le mur d'une maison qu'elle habitait jadis.

D. U.